

La Dent de Corjon

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos de cette œuvre colossale, un de nos concitoyens, M. Alfred Bertholet, rappelle, dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*, une entreprise qui paraît bien modeste aujourd'hui, mais dont le mérite est d'avoir été le premier tunnel à travers une montagne.

Ce souterrain date du VIII^e siècle avant l'ère chrétienne. C'est celui qu'Ezéchias creusa pour doter Jérusalem d'eau potable. La vie de ce souverain est racontée tout au long dans la Bible. Ezéchias, roi de Juda, fils et successeur d'Achaz, naquit en 725 et mourut en 696. Il fit prospérer le commerce et l'agriculture, fortifia Jérusalem, y amena, par dessus le rocher, l'eau de la source de Marie, qui jaillissait à l'est de la ville, et la fit couler, au sortir de Jérusalem, dans la piscine de Siloé. Par l'ordre d'Ezéchias, des hommes instruits recueillirent les différents monuments de la littérature nationale.

Avant le tunnel de Siloé, les eaux potables arrivaient à Jérusalem par un aqueduc établi au-dessus du sol et dont des vestiges ont été retrouvés en 1890. On pense qu'Ezéchias remplaça ce canal par un souterrain, afin que les habitants de Jérusalem ne pussent être assoiffés par leurs ennemis.

Comment s'y prit ce premier perceur de tunnel, c'est ce qu'une trouvaille remontant à 1880 fit connaître. Cette année-là, des enfants qui se baignaient dans l'eau du souterrain découvrirent une inscription en ancien hébreu datant fort probablement de la construction de ce primitif Simplon et qui, tout en ne s'étant pas conservée entièrement, n'en a pas moins un sens très net. En voici la traduction littéraire :

« (Il est achevé ?) le percement. Et ce percement se fit ainsi. Tandis que (creusait ?) le pic » de l'un contre l'autre, et qu'il restait encore » 3 aunes (à percer ?), on (entendit ?) la voix de » l'un qui criait à l'autre, car (une fente ?) était » dans le rocher au midi. Et le jour du per- » cement, les briseurs de roc, frappaient les uns » vers les autres, pic contre pic. Alors les eaux » jaillirent de l'issue dans l'étang, à 1200 aunes » plus loin. Et la montagne s'élevait à 100 au- » nes au-dessus de la tête des hommes qui fo- » raient le rocher. »

Il ressort avec clarté de ce bref récit que les rochers de Siloé furent attaqués des deux côtés à la fois, comme au Simplon. Les marques de coups de ciseaux allant en sens inverse, visibles aujourd'hui encore, ne laissent d'ailleurs aucun doute à ce sujet. Diverses galeries commencées, puis abandonnées, montrent que les mineurs d'Ezéchias eurent de la peine à se rencontrer et qu'ils rectifièrent à plus d'une reprise la direction du souterrain. D'après l'inscription ci-dessus, ils n'arrivèrent à se guider vers la fin qu'en entendant réciproquement leurs voix. Aussi, le tunnel n'est-il pas en ligne droite ; il décrit une courbe de 535 mètres (1200 aunes) de longueur, tandis que la distance en ligne directe entre les deux issues n'est que 335 mètres. Le point de rencontre des deux galeries se trouve assez exactement à un éloignement égal de la source de Marie (247,9 m.) et de l'étang de Siloé (287,7 m.). Large en moyenne de 60 à 80 centimètres, le tunnel mesure une hauteur qui, au sud, va de 46 centimètres à 3 mètres, à un endroit où il y a une crevasse, et qui, sur le versant nord, s'élève jusqu'à 1 m. 80. Chose remarquable, le plancher du souterrain est presque horizontal sur toute sa longueur ; la différence de niveau n'y est que de 30 centimètres. Il faut croire que les anciens Israélites possédaient déjà un instrument permettant de ne pas s'écarter du niveau adopté pour des tracés de ce genre. Quoi qu'il en soit, l'œuvre d'Ezéchias mérite encore quelque respect de la part de l'humanité moderne, toute blasée qu'elle est

sur les découvertes de la science et l'ingéniosité des techniciens.

On ne parlait pas encore du tunnel.

L'anecdote suivante, que conte le doyen Briedel, est tout à fait de saison.

« Maximilien Sforza donnait à dîner aux députés des Suisses, qui l'avaient rétabli, en 1512, dans son duché de Milan, reconquis sur les Français. Au dessert, voyant que ses convives admiraient un plat de superbes figues, il leur dit, d'un ton de satisfaction :

— Voilà ce que mes Etats produisent deux fois par an.

Le député d'Unterwald appelle son domestique et lui parle à l'oreille. Celui-ci sort et revient bientôt avec un superbe fromage, que son maître fait placer devant le duc, en disant :

— Voilà, monseigneur, des fruits que nous cueillons dans nos montagnes deux fois par jour toute l'année. »

Ce qu'elles ont dit. — On sonne chez madame R^{me}. Ce sont des visiteuses que, sur l'ordre de sa maîtresse, la bonne congédie.

— Vous avez bien répondu à ces dames que je n'y étais pas ?

— Oui, madame.

— Et qu'ont-elles dit ?

— Elles ont dit : « Quelle chance ! »

Le commerce. — Un instituteur pose à un élève, dont le père est marchand d'œufs, la question suivante :

— Jean, si ton père avait cent œufs dont le quart serait mauvais, combien en perdrait-il ?

— Il n'en perdrait pas du tout, m'sieu ; il vendrait les mauvais pour faire des omelettes.

Succession. — Quelle heureuse idée eut pour tant le regretté Alphonse Scheler d'avoir une fille, M^{lle} Marguerite Scheler, et de lui léguer, avec la grâce et les attraits du sexe charmant, son admirable talent de diseur. Le 16 courant, à 5 heures, au Casino-Théâtre, M^{lle} Scheler donna un récital, dans le programme duquel nous remarquons entr'autres un morceau de son père, « A mes auditeurs », puis, pour ne citer que les poètes de chez nous, « Les Chrysanthèmes d'or », de Virgile Rossel, « Fleurs de deuil », d'Eugène Rambert, « En passant », de Henri Spiess. — Billets en vente à la librairie Tarin et à la porte.

Un art délicat.

Coup de ciseaux dans un journal français.

« Duper ses semblables est un art délicat et dangereux. On naît escroc, on ne le devient pas. N'a-t-on pas remarqué, en effet, que la plupart des individus qui se sont distingués par leur habileté à faire passer dans leur poche la fortune des autres, ont affirmé dès leur plus jeune âge des dispositions particulières pour s'approprier ce qui ne leur appartenait pas. Cela a commencé sur les bancs de l'école, puis, en grandissant, ces enfants tarés ont augmenté le nombre de leurs larcins, en même temps que leur ingéniosité s'affinait et prenait les formes les plus variées. Le mensonge, la dissimulation servaient admirablement leur astuce, et ils possédaient déjà cette faconde, ce « prestant » auxquels on ne peut résister qu'en faisant un grand effort de volonté. Devenus hommes, leurs facultés spéciales se sont fortifiées par des exercices préliminaires dans le champ de la camaraderie. Puis nos escrocs-nés, envisageant l'humanité comme une matière exploitable à merci, se sont lancés dans les magistratures filouteries qui devaient leur assurer une existence de bien-être et de luxe. Parfois, ils ont trébuché en route ; ils ont eu le désagrément de connaître les bancs rugueux de la correctionnelle ; mais ils ont considéré cela comme

de simples accidents, des leçons données à leur imprudence, et sont sortis de prison plus brillants et plus audacieux que jamais.

» La fortune ! Y arriver rapidement, grâce à des combinaisons savantes, des moyens dévisés toujours aisés à mettre en action par l'homme intelligent qui manque de conscience, tel est le but de ces individus, pour qui la vie est une grande route sur laquelle on peut détrousser tous les passants.

» Une escroquerie que l'on veut conduire à bonne fin demande une minutieuse préparation ; il faut d'abord connaître admirablement le caractère et les habitudes de la personne au détriment de laquelle on se dispose à opérer ; il est nécessaire d'organiser une mise en scène préalable. Quand le rideau se lève et que la comédie va commencer, le succès en serait très compromis si l'un des acteurs ne savait pas son rôle. Et puis un escroc doit être un profond psychologue. »

Hum !... hum !... Ce n'est pas si facile que ça d'être voleur.

Après tout, c'est fort heureux ; il y aurait peut-être trop d'amateurs.

On hiretadzo.

L'ài ya bin cinquante ans que lé zu mò, lo bon vilho ai quatro valets, dont vu vo conta l'histoire. L'avai tant quartetta, cé vilho, que tot son bin passa dein la catsetta daò carbatier. Quand s'ein alla tsi lè derbons, ne laissa à sè quatro valets què dà polets, dà borons et onna tchivra, que n'avan mimameint pas adi lau sou à medzi.

Lè polets s'ein terivant oncora ; ye pouàvant corrè dū lo matin au nè po tzerdzi lau via. Lè borons, qu'ein agaffant mè, n'avant pas soveint leu compto. La tchivra l'irè bin à pllindrè, ka ye l'irè bin ètatcha aò fond d'on ètrablia, io ne vayai pas soveint de la patoura.

Lè polets sè fotant bin dè tot cein, ka tzantàvant tot lo dzo ; et ion tzantàvè : « No medzein bin ! » On autro : « No baivein bin ! » Lè borons que n'eim pouàvant pas atant derè, criàvant : « Quand, quàand, quàand ? » La tchivra, adi affamaie, ye rëpòndai, dau fond dè l'ètrablia : « Jamai...ai...ais ! jamai...ai...ais ! »

A. C.-D.

Onna consolachon. — David aò sapeu età pro farceu. L'autro matin, reincontrè son ve sin, que pilloravè à la rolle.

— Eh ! mon pourr' Abram, que l'ài fe, qu'a tou à pllora dinse ?

— Oh !... David, quin affère ! Lo bon Dieu m'a prai ma fenna c'ta nè.

— Oh ! ben, po sù, l'ava mè dè coradzo què mè, ka l'ètai ruda poueta.

On y va ! — Mais, mais, Julie, que faites-vous ? Voilà quart d'heure que je vous sonne. Vous n'avez donc rien entendu ?

— Seulement la troisième fois, madame.

La Dent de Corjon.

Une commission du Grand Conseil vaudois revenait du Pays-d'Enhaut par un temps de chien. Comme les rails du Montreux-Oberland n'étaient pas encore posés, elle était montée sur un break qui la menait au grand trot à Bulle, où elle devait prendre le train pour Lausanne.

Au défilé de la Tine, un des commissaires, qui était un professeur de Lausanne, fit la remarque que la voiture passait au pied de la Dent de Corjon.

— La Dent de Corjon ! vous êtes dans l'erreur, dit un de ses collègues, ancien instituteur

* Canard.

du Vully, elle se trouve à l'opposé, de l'autre côté de la Sarine.

— Du tout, du tout ! repartit le professeur, c'est la Pointe de Cray qui s'élève dans les parages sur lesquels vous braquez votre canne.

— Permettez, c'est la Dent de Corjon.

— Mais non, encore une fois !

— Si fait !

Comme le brouillard et la pluie masquaient entièrement le paysage, il était difficile de dire qui avait raison.

A Bulle, la dispute reprit de plus belle, autour d'une fondue au vacherin, à laquelle les deux géographes se disposaient à faire honneur, en compagnie d'un député d'Orbe, connu pour ses facéties. C'est même ce dernier qui ramena la Dent de Corjon sur le tapis. Elle lui permit de se régaler aux dépens de ses collègues ; car, avant qu'ils eussent porté à la bouche les petits carrés de pain fourrés de moelleuse fondue, il les faisait adroitement retomber dans le caquelon, d'un coup de fourchette imperceptible, et les repêchait avec non moins d'adresse.

Dans le feu de leur discussion, le régent et le professeur ne s'apercevaient pas du manège ; aussi, quand le plat fut vidé, n'avaient-ils pris entre les deux qu'une demi-douzaine de carrelots.

— Etes-vous comme moi ? demanda le régent, je ne me sens qu'imparfaitement lesté. Si nous imitions nos autres collègues, qui se sont fait servir des truites ?

— D'accord, répondit le professeur.

— Seulement, fit le député d'Orbe, ne parlez plus de la Dent de Corjon ! V. F.

Conserves. — Un de nos abonnés nous adresse l'annonce suivante, cueillie dans la *Feuille d'Avis* :

« Samedi 11 février, à 4 heures de l'après-midi, la gare de ... exposera en mise en pa-nier de légumes frais.

» *Marchandise restée en souffrance.* »

Le tribut à la bouche.

Oufs à la neige. — Cassez vos œufs ; séparez les blancs des jaunes ; fouettez les blancs jusqu'à ce qu'ils moussent bien ; faites bouillir dans une casserole une quantité suffisante de lait avec du sucre et un peu de fleur d'oranger. Quand votre lait bouillira, faites-y pocher vos blancs par cuillerées ; retirez-les de même un à un et faites-les égoutter sur un tamis ; ensuite ôtez la moitié du lait ; délayez les jaunes et les mettez dans ce lait ; remuez-les avec une cuillère de bois, et les ôtez du feu dès qu'ils seront liés ; dressez vos œufs sur le plat, et versez votre sauce dessus en la passant à l'étamine.

Pas d'amateur. — Deux miséreux, hâves et déguenillés, sont assis au bord du chemin.

— Eh ben, moi, vois-tu, des jous qu'il y a, je donnerais ma peau pou deux sous.

— Mon té, mon vieux, tu trouverais pas même quelqu'un pou te l'acheter.

Un bateau !

Que faites-vous du *Conteur*, après lecture, chers abonnés ?

Mais, quelle question nous vous posons là ! Cela ne nous regarde pas, après tout. Et, comme dit la chanson :

A quoi nous servirait d'apprendre,
Ce qu'on est heureux d'ignorer.

Enfin, au cas que vous ne sachiez comment utiliser vos vieux journaux, voici une idée. Faites-en ce qu'il vous plaira.

Après avoir extrait, des journaux auxquels il est abonné, tout ce qui peut l'intéresser, un ingénieur — d'Autriche, croyons-nous — a envoyé tout ce papier au pilon. Puis, par un procédé à la fois mécanique et chimique, il l'a

réduit en une sorte de pâte, analogue au papier mâché, dont il a confectionné, de ses propres mains, un yacht de 4 m. 60 de long sur 0 m. 95 de large. capable de recevoir trois personnes.

Ce bateau est ponté dans toute sa longueur. A l'intérieur, on a aménagé deux pièces séparées par une cloison étanche. La coque, le pont, le gouvernail, les deux mâts, les vergues et les voiles, — oui, les voiles elles-mêmes — sont en papier de journal !

L'inventeur a déjà navigué à plusieurs reprises avec son yacht et il a pu constater, non sans satisfaction, que son esquif était d'une légèreté et d'une stabilité remarquables.



Suprême inconséquence. — Mon cher, j'ai un pressant besoin d'argent. Mes créanciers aboient.

— Sais-tu pas leur dire d'attendre ?

— Ils ne veulent plus m'écouter ; c'est affreux. Je t'assure que je suis sur le gril...

— C'est épâtant ! Tu es sur le gril et tu me demandes de la braise !...

Seconde vie. — Pour inaugurer son activité, comme orchestre symphonique d'amateurs, « La Castillane » a donné hier soir, à la Maison du Peuple, sous la direction de M. Gustave Waldner (45 exécutants) et avec le gracieux concours de Mme Borel-Morel, cantatrice, un concert qui eut un très grand succès. C'est le premier d'une nouvelle série.

Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Chanson de 1834.

Qu'en vers joyeux un doyen de Cancale
Ait retrouvé sa verve de vingt ans,
Qu'en vers glacés un vieux mari signale
Le vieux bonheur qu'on goûte à cinquante ans ;
Moi, j'ai brûlé cet acte de baptême
Qu'à ma naissance on avait rédigé ;
Comme toujours, je ris, je bois et j'aime ;
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

A ces repas que l'esprit assaisonne,
Où la folie inspire les bons mots,
Mon appétit ne le cède à personne,
Et ma gaité trouve encor des échos ;
Et quand au loin sa blanche main disperse
Les flots mousseux du champagne obligé,
Je bois sans eau le vin qu'Eglé me verse ;
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Vous me traitez, Eglé, sans conséquence,
Et vous jouez avec mes cheveux blancs ;
A mes regards, vous livrez sans défense
Ce que l'on cache à des yeux de trente ans ;
Vous souriez quand ma main se hasarde
A rajuster un chiffon dérangé ;
Vous souriez !... Eglé, prenez-y garde :
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

Pour allonger, pour récrépir ma vie,
L'art ne m'a point refait une santé,
Mon sang bouillonne au seul nom de patrie ;
Mon cœur palpite au mot de liberté.
Voué, par goût, à d'humbles destinées,
Aucun plaisir n'est par moi négligé ;
Sans les compter j'amasse mes années...
Je ne sais pas l'âge que j'ai.

FEU DE ROUGEMONT.

Problème pour tous. — Un maître d'hôtel achète un jour 3 oies et 4 poulets, pour fr. 22.30. Le lendemain, il achète 5 oies et 6 poulets, pour fr. 35 70 cent.

A quel prix lui reviennent chacune des 8 oies et chacun des 10 poulets ?

Tout lecteur du *Conteur* a droit au tirage au sort.

Les cornes au feu.

— Mais, mais, Emélie, à quoi penses-tu ? Tu as oublié de faire les cornes au feu !

— Eh ! c'est ma foi vrai !... Voilà,.... Ça y est.

— Les « cornes au feu ! » Qu'est-ce donc que cela, madame Françoise ?

— Ce que c'est que ça ?... Comment, monsieur le régent, vous qui devez tout connaître, vous ne savez pas ça ?

— Non, ma parole. J'ignore absolument ce que cela signifie ?

— Laquelle vous me dites !... Alo, vous ne savez pas que quand on jette des cheveux dans le foyer y faut faire les cornes au feu ? On ça fait toujou, par ici, au Jorat.

— Vraiment ?

— Mais oui. Je sais pas, au nom du ciel, ce qu'on vous apprend par ce Lausanne, quand vous y allez étudier pou régent ! N'est-ce pas, le matin, quand on se peigne — au respect que je vous dois — y reste souvent quèques cheveux, des vrais, à la peignette. On en a, nous autres ; on n'est pas comme les hommes, qui se déplument avant seulement d'avoir communié. Alo, quand on a tant soit peu d'ordre, on jette ces mounçons de cheveux dans le foyer et on fait les cornes au feu pou que ça ne donne pas de l'odeur. C'est la coutume, ici. A présent, êtes-vous satisfait, monsieur le régent ?

— Oui, madame Françoise, tout à fait. Merci.

— Oh ! y a pas de quoi.

M.

La Xantippe moderne, à son mari : « Je te permets d'aller boire aujourd'hui deux décis de nouveau à l'Union. Tu diras au pintier que je le paierai demain en allant au marché. »

Primes du « Conteur vaudois ».

Ensuite d'entente avec la maison PAXOT et C^e, libraires-éditeurs, à Lausanne, nous pouvons offrir à nos lecteurs pour le prix de fr. 1.50, au lieu de fr. 3.50 (prix de librairie), le recueil des *Mélanges vaudois* de Louis Favrat.

Nous offrons également, pour le prix de fr. 1.20, ou lieu de fr. 2.20 (prix de librairie), les deux ouvrages suivants, édités par notre journal : *Au bon vieux temps des diligences*, deux conférences par Louis Monnet, et *La vilhite melice dâo canton de Vaud*, poème patois de C.-C. Dénéréaz. — PORT EN SUS.

Toujours bondé. — Quel abîme entre le *Maitre de Forges*, d'Ohnet, que nous a donné mardi M. Darcourt, en soirée populaire, et *Le Détour*, de Bernstein, joué jeudi. On peut n'aimer pas encore le théâtre moderne ou, déjà, n'aimer plus le théâtre de nos pères — tous les deux ont du bon pourtant, et beaucoup — mais que l'on s'entiche de la pièce d'Ohnet, nous ne le comprenons pas. Eh bien, tous les directeurs de théâtre vous diront que le « *Maitre de Forges* » est invariablement une pièce à succès. Mystère ! Mystère ! Il faut bien dire que nos acteurs sont si bons.

Demain, dimanche, *Ruy-Blas*, de Victor Hugo, et *Le cœur a ses raisons*.

Tournez, s. v. p., et vous verrez, aux annonces, l'énumération des attractions nouvelles que le *Kursaal* offre actuellement à ses fidèles.

— Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Rien. Je cours de ce pas à Bel-Air.

— Nous en étions sûr !

L'Emplâtre Allcock

réchauffe et fortifie les reins. La faiblesse, le sentiment de lourdeur et de matité diminué dès la première application de l'emplâtre et disparaît peu à peu complètement. Demandez le véritable emplâtre d'Allcock dans les pharmacies, et refusez les produits imités qui ne sont semblables qu'en apparence.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.